

SEJOUR I à VERDUN - 1916

Le mercredi 16 aout, nous quittons les tranchées de MASSIGES, qui se trouvaient sur le versant nord de la "Main" pour la possession de laquelle tant de sang a été versé; on ne voit que vestiges des luttes passées : vêtements, équipements, morceaux de cadavres à demi enterrés, abris contenant encore des cadavres boches, armes, affûts de canons, etc.... Nous vivons sur une vaste nécropole ! Tombes isolées, dont une très bien arrangée dans un retraits aménagé dans une tranchée. Puis, sur le versant français, un très grand cimetière ne contenant qu'une minime partie des corps de ceux qui sont tombés.

Etant sur les point culminants de ces hauteurs où à un endroit quelconque des tranchées étagées il y a la plaine; à droite, Ville-su-Tombe et son bois : le bois d'Hanzuy où nous avons passé l'hiver; plus loin, Binanville-Servon.

La gauche nous est masquée par la suite des vallonnements de la "Main", mais nous devinons Beauséjour, Maisons de Champagne, etc...

Après avoir été arrosés copieusement de torpilles aériennes dites "Minmenwarfer" (enfin terrifiants auxquels rien ne résiste sauf les abris creusés très profondément, et il y en a plusieurs dans notre secteur. Les victimes de ces engins sont rares car étant gros, on les voit très facilement parcourir leur sinistre chemin; puis, grenades à main et à fusil (dites épingles à chapeau). Enfin, nous nous en tirons sans grands dommages !

Dans la nuit du 16 au 17, c'est la relève, toujours très dure et longue, et nous arrivons le matin à Dommartin -s- Hans, petit village à côté de Couchemont, où nous prenions habituellement notre soi-disant repas. Départ le 18 au matin. Nous passons par Volnay pour arriver dans la matinée à La Chapelle.

...../

Dans la journée, le vin commence à produire ses effets, et la nuit, je sors et m'installe tranquillement dehors pour dessiner, car les cris des autres ne cessent pas.

Le 19 au matin, départ. Nous arrivons bien fatigués à Remicourt, à 500 m. de Givry en Argonne pour nous reposer. Notre section est de garde, c'est amusant. Pendant ce temps, les autres sont obligés de nettoyer la grange qui nous servira de cantonnement (ordures, fumier, etc). Nous pourrions tout de même nous reposer un peu, le service n'étant pas très dur.

A côté du poste, il y a un ménage de réfugiés de Vouziers. Nous parlons, et on nous fait des frites-bifteck. Nous courrons à la salade, au pain frais, au pinard. Ce bon repas nous fait oublier momentanément notre fatigue.

Pendant 8 jours, nous continuons cette petite débauche car nous avons grand besoin de fortifiants.

Pendant cette période, favorisée par le beau temps (sauf le dernier jour) il y a exercices le matin, dont une revue passée par le Général de division, qui nous présente le drapeau. L'après midi, nous sommes relativement tranquilles donc : lavages, nettoyages, promenades à Givry pour faire quelques provisions.

Le dimanche soir 27, nous apprenons que le départ est fixé pour le lendemain matin : distribution de vivres et vin pour le lendemain. Il pleut.

Lundi matin, réveil à 4 h. 1/2 (pour ne partir qu'à 7 heures). La pluie cesse, le temps s'éclaircit, mais la boue subsiste. Nous franchissons la distance qui nous sépare de Givry et montons en autos. Tout le monde est pensif. Combien en reviendront ? Cahotés pendant 35 km. environ, nous mangeons tant bien que mal et descendons près de Nixéville. Nous atteignons un petit bois vers 1 heure. Il fait chaud, et ce court

...../

chemin de 1 km. environ nous met tous en forte transpiration. Dans un baraquement, repos, et ensuite à 4 h. 1/2, départ pour Verdun. Route très dure, partie à travers bois (où quelques prisonniers boches extraient des pieux pour les routes) partie en plaine et routes très accidentées.

On entend distinctement le canon, puis, à un débouché, dans la nuit tombante, sur le versant d'une colline, les éclairs des pièces d'artillerie. Il y en a partout, on croirait une quantité de lampes électriques qui s'allument et s'éteignent aussitôt.

Avant Verdun, nous prenons un boyau. Arrêts fréquents qui fatiguent. Enfin, nous arrivons à la Citadelle, éreintés, mouillés. Logés, ou plutôt parqués dans un bâtiment servant de magasin à grains, situé dans un réduit extérieur des hauts murs de la citadelle. Tout le régiment est encaissé là. Paillasses noires, pleines de poussière (la paille étant dedans depuis plusieurs mois). Bêtes humaines prêtes pour l'abattoir ! Nous restons là dans un nuage de poussière. Petit à petit, après s'être restaurés un peu, tout rentre dans le calme.

Le mardi sera une journée très dure. Tout le jour jusqu'au départ, ce ne sera que cris. Nous portons nos sacs avec ce qui ne peut nous servir, dans une caserne de la citadelle, car tous, hélas ! n'en reviendront pas. Je ne garde que ma toile de tente. On nous distribue deux jours de vivres : sardines, chocolat, singe, pain, biscuits, gruyère, vin, alcool. Trois musettes dont une pour les munitions comprenant 200 cartouches, 3 grenades (au dernier moment on nous donne encore un tromblon pour grenages à fusil, pesant près de 3 Kg. J'emporte en outre une paire de chaussettes, sucre, alcool de menthe puis quelques boîtes de conserve que nous partageons pour répartir le chargement. Quatre litres de liquide, puis des fusées. Au départ, le soir à 8 h. 1/2 nous sommes chargés

comme des bourriquets. Il a plu pendant plus d'une heure avant notre départ.

Dans la nuit, nous traversons Verdun : maisons bombardées, incendiées, des rues entières dévastées, d'autres n'ont rien. Nous traversons la Meuse pour passer sur la rive droite. Les grosses pièces tirent sans arrêts et nous abassourdissent. Après la côte de Belleville, très dure à monter, nous sommes déjà à bout de souffle et mouillés de transpiration. Le plus dur n'est pourtant pas fait.

Plus nous avançons, plus le chemin devient indécis : boue, trous, etc... Nous passons devant le poste de la brigade, les balles perdues commencent à siffler, mais ensuite, protégés par le terrain très mouvementé.

Le chemin devient affreux et nous marchons très difficilement; tous glissent, tombent dans les trous. Nous nous arrêtons souvent pour souffler, plusieurs kilos de terre argileuse à chaque pied, remplis déjà d'eau et de boue par les chutes successives.

Nous approchons des lignes. Les fusées boches et françaises éclairent le terrain, il faut se baisser, se coucher, pour le pas donner l'éveil et dissimuler autant que possible la relève.

La ligne de feu est constituée de trous de marmites simplement; pas d'abris, pas de tranchées.

Les escouades se mélangent; ceux que nous relevons (le 48°) s'en vont rapidement sans nous donner beaucoup de renseignements. Je ne sais pas moi-même où se trouvent exactement les boches ni à quelle distance.

Par hasard je me trouve (je l'ai su une heure après) en arrière de quelques mètres de la ligne. Je reste dans un trou et essaie de me rendre compte. Au bout d'une demi-heure, en me guidant sur les fusées, j'ai une vague idée de l'emplacement des boches. Les lignes sont très rapprochées: 30 mètres

...../

environ, et même moins. Un copain reçoit une balle dans l'épaule.

Apercevant des ombres, et craignant un changement de place, je me rapproche des lignes pendant un moment obscur et rencontre mon sergent de section qui m'envoie à la recherche des égarés de la section. En me dissimulant dans les trous, j'en vois trois ou quatre dans un trou, allongés ou assis dans la nuit. Je les appelle; j'attends, pas de réponse. Puis, à la lueur des fusées, j'aperçois des cadavres au milieu d'un fouillis de sacs, de fusils; et, n'en trouvant pas, je retourne à mon point de départ avec trois copains qui, comme moi, cherchent un emplacement le meilleur possible. Nous finissons par choisir un trou de marmite un peu en avant de la ligne puisqu'il n'y a personne derrière nous, sauf le sergent qui viendra s'installer par la suite.

Tout cela demande du temps car ces allées et venues sont faites dans la boue et l'eau, en se cachant. Nous sommes absolument éreintés de la marche d'approche précédente. Appels fréquents au bidon! Mais, dans quelques heures, il fera jour. Il faut absolument aménager notre trou pour être cachés et protégés pendant le jour. Nous posons notre chargement à côté du trou et prenons nos outils. Je m'aperçois que pendant cette marche d'approche j'ai perdu en tombant une cartouchière et une dizaine de paquets de cartouches qui étaient dans la musette. Ça n'a pas d'importance! Résolument, nous nous mettons au travail. Nous serons quatre dans le trou: Boucher, la caporal Vallier, Talon et moi. Talon est fatigué. Je l'engueule car nous aussi.

Après plus de trois heures de travail dans une terre collante, sans cesse interrompus par les fusées dont l'éclairage pourrait décèler notre emplacement exact par les boches qui guettent, nous obtenons un trou un peu garanti des éclats d'obus et pouvons nous asseoir et même nous coucher

...../

dans la journée sans risques d'être atteints ! par les balles qui sifflent continuellement. D'autres ont eu plus de chance que nous et ont trouvé des trous aménagés. Cependant j'ai constaté que leur situation était plus mauvaise que la nôtre. Dans la nuit et dans le danger, on ne peut chercher longtemps !

Pendant notre travail, il faut également tirer.

Un camarade reçoit une balle dans la fesse, et quatre autres sont blessés par une grenade à nous qui a été touchée par une balle boche. Notre chef de section, un adjudant, est parmi nous. Il s'en va le plus rapidement possible vers le poste de secours.

Le jour arrive dans un temps gris. Nous nous regardons méconnaissable, pleins de boue. Nous nous rendons compte petit à petit de notre position : devant nous, un bouleversement de terre : trous, bosses, derrière lequel sont les boches car ils sont logés à la même enseigne que nous. Notre ligne que nous soupçonnions car il ne faut pas se montrer, est très sinueuse : ce n'est que des trous ne communiquant pas entre eux, ou très rarement.

À notre gauche, un peu en arrière, les ouvrages de Thiaumont, ou plutôt ce qu'il en reste. Derrière le terrain descend pour aboutir à un ravin profond et large (Ravin des Vignes ou Ravin de la mort) situé entre les ouvrages et un autre ouvrage ou fort, dont je ne connais pas exactement le nom. L'aspect de ce terrain est terrifiant. Il est battu par les tirs de barrage des Allemands; pas un centimètre de terre qui n'ait été remué. C'est un champ de trous profonds, des cratères de petits volcans, un chaos indescriptible. Petit à petit, les yeux fouillent. Le sergent me prête ses jumelles, et, avec précaution, je regarde ou aperçois ça et là des effets, des équipements, des masses informes que l'on confond avec la terre. Et encore, cette vision ne s'applique qu'à quelques choses ou êtres se trouvant à la surface; mais, tout ce qui est caché dans les trous et dans ce terrain bouleversé est invisible, et, au moment où je regarde, je ne soupçonne pas

...../

encore ce qu'il y a sur le terrain (à notre deuxième période de tranchées je verrai de près). Dès maintenant, je puis dire que tous les corps restés sur le terrain ne pouvant être ramassés, sont, dans certaines parties de terrain hachés, déchiquetés, déterrés, enterrés plusieurs fois puis, petit à petit, mélangés à la terre pendant les meurtriers tirs de barrage. Finalement, il n'en reste plus trace.

L'estomac nous rappelle à la réalité, et nous attaquons nos réserves. Journée lamentable, il pleut un peu, suffisamment pour traverser nos toiles de tente. L'un de nous guette pendant que nous restons transis, grelottants, et les jambes et pieds mouillés. Nous restons accroupis des heures, les fesses trempées, et il nous faut sérieusement réagir pour manger encore dans la journée et le soir.

La pluie a cessé; nos vêtements commencent à sécher sur nous. Pendant ce temps, l'artillerie tire peu, suffisamment pour nous donner un aperçu des positions. Il y en a dans tous les coins : dans les fonds, sur les hauteurs, éloignés, rapprochés.

A la nuit, le 30, nous reprenons notre travail pour approfondir, élargir notre trou; faire une petite banquette pour s'asseoir sans avoir le derrière trop mouillé en cas de grande pluie. Bientôt, nous sommes interrompus par une fusillade à notre gauche. Le ciel s'éclaire de fusées (blanches, rouges, vertes pour nous). Les boches en envoient également. C'est un beau feu d'artifice ! En même temps, les grenades partent (principal engin d'attaque de tranchées). Les artilleries donnent. C'est grandiose de loin, car nous sommes, pour l'instant, spectateurs. Quelques minutes plus tard le mouvement s'étend vers nous. Les fusils partent, les grenades se lancent de part et d'autre. Les boches ont peut-être tenté d'attaquer ou simuler une attaque pendant une heure. Nous tiens sans arrêt : les balles sifflent,

...../

les grenades éclatent près de nous, mais, grâce à notre petit travail de la veille, nous sommes protégés.

À notre droite, des camarades s'affolent, se sauvent de leurs trous, passent derrière nous sur le terrain ou risquent d'être tués ou blessés plus facilement qu'à tenir le coup dans les trous. Ils sont 5 ou 6 au moins et disent que les boches avancent et vont nous cerner. Parmi eux, beaucoup étaient très braves à l'arrière et voulaient tout faire seuls! Ils risquent de jeter la panique, qui est bien prête de se produire. Nous décidons de rester dans notre trou, étant bien à l'abri des balles, et continuons à tirer, ce que voyant, beaucoup d'hésitants en font autant.

Petit à petit, tout s'apaise. Nous avons soif. Appel au bidon ! Je ne sens plus mes vêtements mouillés car ce coup de fouet nous a un peu réveillés. Puis, tranquillement, nous continuons nos travaux d'aménagements jusqu'au petit jour, avec de nombreuses interruptions pendant les éclairages. Pas plus de 4 à 5 blessés légers.

Les fuyants rentrent au fur et à mesure dans le courant de la nuit, et l'on apprend des noms qui surprennent! Le sergent nous félicite de notre résistance et dit qu'il a vu le capitaine pendant la nuit et donné nos noms.

J'ai appris, plusieurs jours après, à notre descente pour repos à la citadelle, que notre résistance avait empêché l'encerclement du bataillon.

La journée suivante est belle; au soleil nous pouvons nous sécher. Nous prenons toutes les positions utiles pour nous sécher sur toutes les faces. Nous mangeons, dormons à tour de rôle, fumons, etc... Les crampes et courbatures commencent car on ne peut s'allonger. Au cours de la nuit, ravitaillement en munitions, grenades, cartouches, puis en vivres : goutte, vin, singe, etc... mais l'appétit ne va pas fort.

Le sergent, en allant satisfaire un besoin, est très

...../

grièvement blessé à la cuisse, et très longtemps après, les infirmiers arrivent pour le transporter. Il est mort, paraît-il, très peu de temps après.

Toujours artillerie et fusillade. Nous pensons tous être relevés au bout du quatrième jour, donc le samedi soir. Espoir vain, car on nous apprend que nous attaquons le lendemain, dimanche 3 septembre. Nous ne connaissons l'heure qu'au petit jour : c'est pour 2 heures après-midi. Dans la nuit, on nous apporte encore deux jours de vivres et des munitions.

Resté dans le trou, je me détourne et j'aperçois une ombre qui passe derrière nous. Je fais observer à haute voix "tien, il ne se basse pas, il va se faire descendre ! Au même instant, un coup de feu, le casque tombe et l'homme tombe la face contre terre. Le caporal se déplace en rampant et reconnaît le capitaine. Il l'attire dans un trou voisin. Le cœur bat encore. Je lui remets un morceau de sucre avec l'alcool de menthe; mais il n'y a rien à faire. On recouvre son visage : il a une blessure affreuse dans la tête à droite. La sortie est presque aussi grosse que le poing.

Le lendemain, 3, dimanche, jour de notre attaque. Beau temps. Nos vêtements et autres sont secs. L'artillerie dès le matin, commence à travailler. C'est abrutissant ! Pendant la nuit une demi compagnie, la 10^e, était venue en réserve derrière nos trous. Les boches commencent leurs tirs de barrage dans les pentes du fameux ravin et derrière nos lignes. Jusqu'à deux heures, nous serons dans la fumée des marmites, la poussière noire des explosifs, et la terre retombant sur nous. Fort heureusement, le sol est très mou; les obus ne produisent pas tous leurs effets; quelques éclats retombent après avoir parcouru un haut trajet dans l'air.

Les lignes étant trop rapprochées (10 à 15 m.) les boches ne peuvent térer sur nos lignes sans endommager les leurs. Il n'en est pas de même chez nous où nos artilleurs

...../

veulent absolument taper sur les premières lignes boches. Ceci se passe à notre gauche. Leurs tirs sont parfois trop courts et font des victimes parmi les nôtres. Aussi, à chaque instant, nous apercevons la faible lueur d'une fusée verte, demandant l'allongement du tir. C'est abrutissant, je ne sais comment nos têtes n'éclatent pas à ce fracas épouvantable des explosions. Les obus sifflent en tous sens, on ne peut savoir d'où ils viennent.

La nuit précédant l'attaque, on nous avait distribué des vivres, plus un grand quart de goutte par homme, et quelle goutte ! Enfin, on en prend un peu le matin, un peu après notre repas pendant le terrible bombardement, et nous prendrons le reste un peu avant de monter, -alcool qui ne produit aucun effet, c'est pour cela que j'en ai pris.

Au cours de ce bombardement, les parties de notre première ligne dans nos parages n'ont pas été une seule fois touchées par les obus. Les réserves ont été plus éprouvées car le tir de barrage a été fait à 30 m, environ (minimum) derrière nous. C'est heureux.

Durant ces heures inoubliables, j'ai gardé un calme extraordinaire. Pas d'énervement. J'en suis moi-même surpris. C'est préférable ! Pendant les six jours passés là, une affreuse odeur de cadavres flotte dans l'air. Le matin, c'est écoeurant. Au bout de quelques jours, on n'y pense presque plus.

A une heure et demi, le lieutenant HUTEAUX, commandant la compagnie, donne l'ordre de se tenir prêts. On prend ses bidons; il n'en reste qu'un de plein. Musettes, toile de tente en bandouillère, cartouches, grenades. Quelques uns dans les trous mettent déjà la baïonnette qui, forcément dépasse et indique aux boches que le moment approche. Aussi mettent-ils, pendant un instant, leurs mitrailleuses en mouvement pour nous faire savoir qu'ils sont prêts à nous recevoir. Pendant ces journées et au moment de monter, je n'ai

...../

jamais eu la pensée d'être touché gravement, ni même tué pendant l'attaque. Ma confiance était absolue.

Mes trois camarades et moi buvons en trinquant le reste de goutte. Je n'ai aucune appréhension : l'esprit net. Ni tremblement ni sueurs subites comme beaucoup; enfin, cela va bien. Au bout de cinq minutes, on demande si tout le monde est prêt. A deux heures : "en avant". La cannonade s'apaise un peu. A quatre, nous sortons immédiatement du trou, parmi le cahos des trous qui sont devant, et avançons baissés pendant une vingtaine de mètres. Nous ne nous occupons pas des autres, ce n'est pas le moment ! Les mitrailleuses, les fusils crépitent. Les grenades, très nombreuses, tombent; quelques-unes en avant et très près de nous. Derrière un petit repli de terrain, nous nous couchons pour reprendre haleine. Les grenades tombent très court. Alors, étant un peu garantis, nous aspergeons copieusement les boches de grenades. Ils sont très près de nous mais ne peuvent taper juste car leurs trous sont placés un peu en contre-bas de nous. Les balles nous épargnent. Placé sur le bord droit de mes camarades, je jette un coup d'oeil à droite car sur la gauche on ne peut rien voir et j'aperçois les autres camarades restés dans leurs trous. Je pense "l'affaire, je crois, est ratée. C'est plutôt arête. Nous nous trouvons presque isolés et en avant des lignes. Un rapide échange de paroles, nous usons les dernières grenades. Nous tirons un peu, puis nous retournons avec précautions dans notre trou. Nous attendons un moment. Nous avons chaud et soif

La fusillade continue, puis, petit à petit, s'arrête. L'artillerie tire encore; puis tout s'arrête.

Notre attaque dans la partie que nous occupons est ratée, c'est-à-dire repoussée. Petit à petit les renseignements nous parviennent. La partie à notre droite n'a pu avancer à cause des pentes rapides. Il n'en reste presque plus. Environ 60 tués sur 160 combattants. La compagnie est désorganisée car nombreux sont les gradés qui ont été touchés.

...../

A gauche, l'affaire s'est bien passée : un peu de progrès. En outre, le premier bataillon étant mieux placé, a progressé également.

Un heure après, le commandant voyant avec ses jumelles de son emplacement protégé que la compagnie n'a pas avancé fait passer un ordre, de trou en trou (c'est un papier retenu par une pierre pour pouvoir le lancer). Au moment où le papier arrive à nous, la pierre se détache, et la curiosité aidant, nous nous lions avant de la rattacher. En termes impératifs, il faut avant la tombée de la nuit, recommencer, atteindre une crête ~~notre but~~ sans quoi les mitrailleuses nous menacent derrière nous (mitrailleuses françaises !) J'ai appris, par la suite, que l'officier des mitrailleuses avait refusé.

Toujours 4 dans notre trou, vers 4 heures, nous nous remettons en tème et attendons les ordres qui ne vont pas tarder d'arriver. A ce moment, nous ne connaissons pas l'étendue des pertes; nous ne pouvons rien voir à cause du terrain. Mais, rien. Un mot écrit par un sous-officier restant avait été porté au commandant, lui exposant la situation. Nous ne pouvions plus rien faire dans ce coin. Longtemps après, nous avons appris que les boches étaient puissamment défendus par de nombreuses mitrailleuses, et tous nos trous repérés autant que possible avec des fusils ou autres pointés dans leur direction.

Dans la nuit, craignant une contre-attaque, nous veillons. A part les fusées en quantités, et des fusillades intermittentes, rien d'anormal. Le ravitaillement ne marche pas. J'ai encore un peu de liquide et la nourriture ne nous manque pas car je conserve toujours une petite réserve. Nous restons ainsi pendant deux jours à tirer la langue et il fait chaud. Aucun aliment ne peut descendre. Le lundi soir, petite fusillade. Le sergent Bounet est tué. Ses blessures sont affreuses. Les boches doivent employer leurs balles retournées ou explosives. Il est vrai que nous sommes très rapprochés et qu'elles ont toute leur force.

...../

Le mardi, dans la soirée, il pleut un peu. Nous mettons nos quarts dehors et des boîtes de conserve vides sous nos casques qui gouttent, et buvons avidement. Puis, c'est l'orage. En nous protégeant avec nos toiles de tente, il se forme des poches qui se remplissent rapidement d'eau. J'en remplis des bidons. L'orage cesse. Pouvant boire, nous pouvons manger mais nous sommes traversés : jambes et derrière mouillés. Nous vidons le trou avec des boîtes, mais c'est la boue maintenant. A la tombée de la nuit, on nous annonce que nous allons être relevés. Il recommence à pleuvoir. L'un de nous guette, et nous restons grelottants. Les boches profitent du mauvais temps pour tenter une attaque vers 8 heures. Quelques coups de fusil, grenades, et tout se déclenche de nouveau. Le canon et les obus nous abrutissent : beaucoup de fumée, tirs de barrage terrifiants. Il pleut toujours. Nous tirons ayant vivement rejeté nos toiles dans la boue.

Nos fusils sont pleins de boue et fonctionnent difficilement. Le mien ne marche plus du tout, alors, tranquillement, pendant que mes camarades tirent, je démonte les pièces nécessaires en gardant précieusement les vis dans ma main. J'essuie les pièces principales avec mon mouchoir. Je remonte mon fusil, enfin, il marche. Cinq minutes après, le fusil de Talon ne marche plus. Je lui passe mon couteau pour le démonter; mais il ne sait plus et tatonne plus qu'un bleu. Je l'engueule puis, finalement, je le lui démonte. Nous reprenons le tir; de nouveau, son fusil ne marche plus, et pour la troisième fois, je recommence. Il tire mal ou à plus de 50 m. en l'air. Je finis par me fâcher; il me traite de demi-boche et me dit que je ferais mieux de retourner les voir ! Je me retiens pour ne pas lui envoyer un coup de coude en pleine face.

Un camarade, derrière nous, nous passe des grenades trouvées dans un trou. Talon est incapable de les lancer. Il me les passe une à une et pendant un quart d'heure, je ne

...../

cesse d'en lancer en les amorçant sous la crosse de mon fusil. Tout rentre dans le calme. Il y a encore quelques blessés. C'est miracle que nous n'ayons pas été touchés par les grenades boches qui tombaient autour de notre trou. Pas un éclat, rien !

Nous sommes remplis de boue car nous nous agenouillons et traînons. Notre trou est rempli de douilles de cartouches qui nous meurtrissent puis finalement s'enfoncent dans le sol. Le calme revient. Nous apprenons que nous allons au repos à Verdun, puis aux carrières. Nous croyons que ce sont celles de Belleville mais ce sera près de la côte de Froideterre.

Vers 11 heures, la relève arrive (305 ème). Vivement nous partons. La pluie recommence, puis redouble. Toujours des trous, du matériel, des anciens cadavres, une boue qui est un vrai mastic. Nous avançons difficilement, en tombant ou glissant très souvent. Les compagnies se mélangent. Je suis la 10ème ayant perdu tous mes copains. Les relèves continuent d'arriver. On se bouscule, on crie. Tous sont fatigués, en sueur, mouillés pleins de boue. Heureusement, les boches restent tranquilles à ce moment.

Près des restes d'un des ouvrages de Thiaumont servant de dépôt de munitions et d'ambulance, le seul sous-lieutenant restant de la compagnie nous recherche et essaie de rassembler la compagnie, toujours dans la nuit et sous la pluie. Nous nous couchons dans la boue pour nous reposer. Mes jambes sont bien prêtes de refuser tout service. Ayant soif, un vaste trou de marmite (un bassin d'eau boueuse plutôt) plein d'eau nous invite. Paniblement, nous repartons en titubant. Mon fusil, un bâton de boue, me sert de canne pendant plus de 3 km.

A la brigade, un guide du 315 ème nous conduit aux carrières après bien des détours; plusieurs kilomètres de boyaux dans lesquels nous patageons dans 15 à 20 cm. d'eau. Nous débouons dans un ravin comme ceux de Massiges et commençons à respirer dans l'espoir de pouvoir nous reposer. Mais quelle

...../

amère et atroce désillusion ! A mi-côte, on nous arrête et c'est là que nous devons rester. Autant que nous pouvons voir dans la nuit : des boyaux à moitié creusés, à moitié pleins d'eau et de boue, des trous d'anciennes défenses en fil de fer dérbelés, des pieux, pas un seul abri, des trous à découvert, creusés par nos prédécesseurs. Nous rouspétons tous, nous insultons nos chef qui n'y peuvent rien, et étant tous à bout de forces, nous jetons nos équipements, fusils, enfin tout dans la boue, n'importe où. Je garde ma musette de vivres et une toile de tente boueuse. Prévoyant, j'ai eu la bonne idée de garder du pain et un peu de conserves car, jusqu'au lendemain soir, nous n'aurons rien.

Je m'assois dans un boyau sur une caisse vide de grenades, recouvert de ma toile. On ne risque plus rien ayant autant de boue aux épaules qu'aux jambes. Il est environ deux heures du matin, et il pleut toujours. Je m'endors et me réveille au petit jour, pouvant à peine me lever, mes pieds trempant dans vingt-cinq centimètres d'eau boueuse. Je ne m'en étais même pas aperçu tant nous étions fatigués et mouillés.

Je ne peux pas rester là. La pluie a cessé et je cherche un endroit plus hospitalier. Par bonheur, je trouve un grand trou carré de 1 m.50 de côté et 1 m.60 de profondeur avec une niche creusée dans le fond. Je cherche mes outils, retire ma capote et recreuse cette niche. Plus d'une heure de travail m'épuise. Les vêtements traversés, je m'endors dans ce nouveau trou.

Deux heures après, nouveau réveil. Le soleil apparaît, tout le monde revit et recherche un abris ou en construit. Je garde mon trou, et j'y serai très bien. Je gratte la boue. Pendant cinq jours, nous resterons là. Il fait beau. Nous guettons, nettoyons et faisons sécher nos affaires. J'ai heureusement des chaussures qui ont séché et puis avoir une chemise de rechange. Il y a une petite source à demi-côte,

...../

qui forme, en descendant, de nombreux petits bassins avec les anciens trous de marmites. Tout passe à l'eau : équipement, fusils, etc... Impossible d'en sortir autrement. On peut se laver et il fait beau. Le deuxième jour, je reçois 3 colis, alors c'est la note après tant de privations ! En deux jours mes trois camarades et moi avons tout terminé. Il ne reste plus rien, et la nourriture du ravitaillement laisse plutôt à désirer comme quantité. On pourrait faire mieux attendu que les voitures peuvent arriver à 500 ou 600 mètres de nous, à mi-chemin du village de Bras.

On nous laisse complètement tranquilles pendant trois jours. Durant une heure, je ne puis m'empêcher de pleurer pensant aux événements passés : les nerfs se détendent.

Enfin, c'est la relève car nous étions en réserve. Le 104ème nous remplace. Nous retournons à Verdun et pensons que c'est fini pour nous. Nous arrivons dans cet affreux bâtiment que nous avons quitté. Ce sera six jours de supplice dans lapoussière, sur ces affreuses paillasses. Pas de jour, pas d'air. Nous ne pouvons nous promener qu'aux abords du bâtiment. J'arrive à obtenir un laissez-passer pour aller au bazar. Pour cela, il faut sortir un peu en ville. A la manutention j'obtiens pendant plusieurs jours des boules de pain frais qui nous aideront à manger.

Le deuxième jour, rassemblement de la compagnie. Le sous-lieutenant, tout en regrettant que nous n'ayons pu faire mieux, nous dit que le colonel est content, puis, on lit les citations. A ma grande surprise, on me nomme. J'en suis tout de même content. Alors les jalousies commencent : on ne peut contenter tout le monde. Mon camarade me dit que je l'ai "pleuré" et cela me fait beaucoup de peine !

Le lendemain, changement de programme : le commandant réunit la compagnie, appelle ceux qui se sont sauvés, les félicite. Félicite ceux qui ont fait leur devoir, puis nous annonce que les citations sont ajournées par le colonel tant que le corps du lieutenant Hurteaux ne sera pas ramené dans nos lignes.

...../

Le soir même, quatre volontaires connaissant l'endroit où il est tombé s'offrent; mais le colonel ne veut pas les laisser partir.

Pendant ce séjour, nous faisons des corvées en ville: chevaux de frise, pose de réseaux de fil de fer barbelé, etc... Pour faire cela et nous reposer, on arrive à nous faire lever à 3 h. 45 le matin. Mais je préfère encore cela que rester enfermé dans cette prison. Nous avons traversé plusieurs fois la ville et avons pu juger au jour l'étendue des dégâts causés par les bombardements et l'incendie. De temps en temps, les obus tombent dans une corvée et fait dix-huit victimes, dont 4 ou 5 tués.

Le quatrième jour, des bruits circulent que nous remontons en tranchées, puis se précisent. Désappointement ! Enfin, c'est définitif, et le sixième jour, vendredi 19 septembre, nous recommençons ce que nous avons fait en arrivant: remise des sacs (munitions et vivres à toucher) etc... Nous devons être en réserve (3ème bataillon) et dès la tombée de la nuit, nous reprenons le chemin. Heureusement, il fait beau. Dans la côte de Belleville, nous sommes arrêtés un moment par un bombardement, puis nous repartons.

Le chemin est naturellement bien moins pénible. En route, deux blessés par une grenade qui, accidentellement éclate dans une musette. En arrivant dans les mêmes parages mais pas aux mêmes emplacements, on place notre compagnie en réserve de première ligne d'un bataillon du 104ème. Nous passerons la une nuit et une journée relativement calmes sauf fusillade et obus qui ne font pas de victimes. J'ai eu la chance d'être pris au hasard comme liaison entre le commandant du 104ème et le lieutenant de notre compagnie. Je suis dans un petit abri bien tranquille, car il n'y a rien à faire. La deuxième nuit, relève, pour aller en réserve du régiment. Nous arrivons dans l'un des ouvrages de Thiaumont, à mi-côte et à mi-longueur du Ravin de la mort. Cet abri, bien protégé des bombardements, servait au

...../

fois pour les munitions et vivres, est sous terre. Il y a une quinzaine de hautes marches descendant par deux accès, voûte en pierre et briques de près de 100 m. de long et 4 de large (portion de voûte de mètre). Il y a au moins 15 m. de terre sur cette voûte : 4 grandes cheminées d'aération en briques, ciment armé et tôles aux trois quarts démolies. L'intérieur est infecte. Il y fait noir. Depuis que les troupes y passent, personne ne s'en soucie. Des bougies s'allument; pour se coucher il faut nettoyer une place parmi des cendres, du bois brûlé, des déchets de nourriture, croûtes et boules de pain moisies, boîtes de conserves vides.

Je me fais une petite place ayant trouvé quelques vieux sacs, et je me couche avec une toile. Très serrés, comme toujours. Il y en a même qui n'ont pas de place et couchent dans le petit passage laissé au milieu. Impossible de dormir. Tout le monde crie, fume, discute, etc... A tour de rôle, durant quatre jours, à 11 heures du soir, il faut aller au ravitaillement, à plus de 2 km. derrière; corvée très dure dans ces terrains. La quantité de nourriture fait défaut mais il y a des pommes à l'huile, c'est plutôt rare !

Dans la matinée, il faut beau. Il y a du travail à faire. Je sors, et dès l'entrée, se trouve un monceau d'ordures de déjections que je n'avais pas vu dans la nuit. C'est une infection : des mouches en quantités, une abominable odeur de cadavres, terrain bouleversé, constructions en ciment armé démolies. Il faut aller sur le terrain, défilé à la vue des boches, ramasser ce qui est utilisable. Lorsque j'y parvins, je crois rêver, je me frotte les yeux. Dans le fond du ravin il y a de grands tapis bleus. On devine l'horreur de leur présence ! Tout près de moi, cherchant des armes utilisables, des cuirs, des cartouches, des grenades. Plus on en cherche, plus on en découvre. Ce n'est que vestiges d'affreux combats et bombardements. Au milieu de ce terrain bouleversé, aux trous en partie remplis d'eau : cadavres à demi enterrés, les jambe

...../

dépassant, un corps sans bras ni jambes, un bras d'infirmier, des mains séchées, la peau parcheminée collée aux os, une autre partie du corps à jour, la tête dépassant, la peau noircie et parcheminée (les cheveux et autres poils ont disparu depuis longtemps, les yeux couleur de la peau mais restés grand ouvert; ainsi que la bouche indiquant la mort qui a surpris ce malheureux et un petit trou au milieu du front. Il n'est pas le seul. Ailleurs, une chaussure avec un os de jambe. C'est abominable. Tous ceux qui ont pu être enterrés sont déterrés et entérés plusieurs fois à moins d'être pulvérisés comme il arrive souvent. Durant quatre jours, nous vivrons là-dedans, essayent de creuser des boyaux qui serviront à d'autres. En fouillant, nous retrouvons toujours des cadavres.

Les deuxième et troisième jours, il pleut. Des malades des bataillons en ligne (1er et 2ème) viennent à la visite méconnaissables. Il y en a qui ont les pieds gelés ayant continuellement séjourné dans l'eau et la boue. Une belle source se trouve dans un ouvrage au-dessus du nôtre. Je peux faire ma toilette en allant chercher de l'eau là où il y a un poste de secours. Encore une rangée de cadavres dans les positions effrayantes, blessures affreuses.

Le quatrième jour, il fait beau. On attendait cela pour attaquer. Le deuxième bataillon n'avait pas participé à la première attaque. L'heure fixée est 2 heures. Les bombardements recommencent. Cette fois, étant en réserve, nous sommes en plein tir de barrage. Les explosions se succèdent, rapides. Depuis une heure, nous sommes prêts à partir renforcer, en cas de besoin, dans un endroit quelconque. L'attaque, paraît-il, marche bien. Il y a progrès. A 4 heures, on appelle les première et deuxième sections dont je fais partie pour monter renforcer la deuxième bataillon. Le tir de barrage continue. Les coeurs se serrent. J'emporte toutefois de quoi manger car ma confiance ne change pas. En plein jour, nous montons et prenons un petit boyau de

..... /

un mètre à peine de profondeur, pendant 200 m. environ. Nous enfonçons dans la boue jusqu'au dessus des genoux. La marche est lente et très pénible. Au bout de 100 mètres, nous sommes tous en nage. Les obus tombent. Nous passons devant le poste du colonel qui dit ne pas nous presser (ce serait difficile !) Le boyau cesse, ce n'est qu'un trou d'eau, terrain bouleversé. Nous avançons en terrain découvert. Les balles de mitrailleuses boches sifflent; on se couche n'importe où, déjà pleins de boue. Nos fusils sont inutilisables. Doucement, un par un, nous avançons lentement, et arrivons deux heures après à notre poste. Nous restons en réserve à 200 m. en arrière des lignes. Par un hasard providentiel, aucun tué ni bûlé. La canonade est terminée. La nuit arrive. Le résultat de l'attaque est bon : une avance de plus de 100 m., une mitrailleuse et 200 prisonniers.

Je cherche une place pour m'installer et trouve un trou d'ancien abri bouleversé. Je gratte, nettoie tant bien que mal, relève des sacs de terre et m'en fais un parapet sur trois faces, l'autre étant haute en terre. Travail pendant deux heures. Tout s'étant bien passé, il faut aller ravitailler la première ligne en munitions et fusées. Nous allons au poste II9 qui sert de poste de secours et de munitions. Les blessés arrivent dans la journée (ceux qui peuvent marcher. Dans ce soin, il y a notre corvée ; et une centaine de blessés arrive dans l'espace d'une heure, puis des prisonniers. Tout le monde crie, (gueule plutôt) Quelques blessés sont contents, les boches aussi (beaucoup e très jeunes, des gamins !

Le transport des caisses de grenades est très dur. Beaucoup glissent et tombent. Nous les portons aux nouveaux postes installés dans les tranchées ou semblant de tranchées boches. Les balles sifflent, un obus éclate derrière moi. Une fumée épaisse nous entoure, mais ce n'est rien. Un Français, tué dans un boyau, est étendu sur le dos. Il faut monter dessus pour passer. C'est affreux !

Après deux tournées, nous sommes à bout de forces car nos effets sont encore pleins de boue de notre marche dans la

...../

soirée. Au cours de la nuit et les nuits suivantes, c'est un très pénible transport de blessés. Je reste dans mon trou. Je suis seul et essaie de dormir. Impossible, car les boches font un petit tir de barrage. Le matin du 21, il fait beau et cela continuera jusqu'à notre départ. Je mange, puis je gratte mes vêtements : bandes, chaussures. Je change de chaussettes et fais sécher les autres. Un camarade, nouveau à la compagnie étant venu en renfort, vient me tenir compagnie.

Dans la ~~l~~après-midi, les boches font un terrible tir de barrage plus terrible que les autres car nous sommes dessous, en pleine ligne de tir. Rien à faire. Mes sacs protègent des éclats, c'est beaucoup mais c'est peu. Il faudrait qu'un obus tombe juste dans le trou pour me tuer. Le tir est terrible, ça tombe partout. La terre, ou plutôt de grosses mottes, volent à près de 60 mètres de hauteur. Des fumées très noires, des fumées blanches, jaunes, dégagent une odeur de soufre. Je reste aplati au fond de mon trou, la tête dans une niche. Je veux voir. Je ne risque rien puisque je suis protégé des éclats. La terre, très molle, diminue considérablement les effets meurtriers des marmites qui tombent autour de moi. Je cois le feu des terribles éclatements et suis souvent arrosé de terre. Le camarade me quitte pour changer de place. Dans sa nouvelle place, il sera tué peu d'instant après, déchiqueté avec un autre copain; mais je reste.

Les boches envoient des 77 ou 88 qui surprennent. Un sifflement et un éclatement, c'est rapide. Les marmites, on les entend venir, et rien qu'au sifflement, on respire en pensant il n'est pas pour moi. Notre artillerie a répondu encore plus violemment. C'est un terrible duel. Les départs et les éclatements, font un ronflement continu. On a peine à croire que ce sont des obus qui éclatent. Tout se calme. On s'interroge : deux camarades tués, un autre qui se trouvait avec eux n'a absolument rien, un autre a un oeil perdu, quelques blessés légers et des commotionnés.

Je mange à nouveau. La nuit, la corvée des grenades

...../

recommence. Le terrain est un peu meilleur. Le transport des blessés de première ligne reprend, car il en est resté de la veille. Sur mon chemin, un obus éclate tout près de moi. Il tombe dans un trou profond et je reçois une gifle de terre qui me bouche l'oreille droite. Le lendemain, bombardement mais moi violent que la veille. Le soir, relève. Nous respirons, ce n'est cependant pas définitif car nous passerons encore une nuit et une journée dans cette terrible prison de 4 cheminées (ouvrage de Thiaumont).

Le soir de notre relève définitive, le 22, à la tombée de la nuit, la fusillade, les grenades puis les artilleries reprennent. C'est peut-être une attaque boche. Nous tremblons tous à la pensée de remonter dans cet enfer. Anxieusement, nous attendons. Au bout d'une heure tout rentre dans le calme.

Vers 10 heures, nous sortons pour faire place à la relève attendue si impatiemment. Depuis la brigade jusqu'à Verdun, pas d'arrêts en route. En cours de route nous rencontrons la suite des relèves (204 et 246ème).

Nous restons une journée à Verdun, et le lendemain matin nous partons au petit jour. Près de 10 km. à pied, puis embarquement en autos dans lesquelles nous sommes affreusement secoués. Nous descendons à Condé-en-Barrois.

Les 23, 24 et 25 octobre, on s'attaque à la reprise du fort de Douaumont. Le régiment, en réserve de la principale attaque, a eu beaucoup de pertes. A la reprise du fort de Douaumont, le hasard m'a mis en présence d'un sergent d'une autre section. Je l'ai reconnu, c'était un Corse qui était à Soissons au 67ème pendant mon service actif.

Toutes les relèves montantes et descendantes, ainsi que tous autres déplacements ont été faits dans l'enchevêtrement des fils téléphoniques posés à même le sol d'où chutes assurant les liaisons des états-majors avec les unités en ligne, ainsi que leurs liaisons entre elles. Ces fils doivent

...../

avoir plusieurs kilomètres de long et sont très souvent coupés par les tirs des artilleries. Les télégraphistes du Génie sont sans cesse en circulation sur le terrain pour remplacer la totalité de ces lignes car on ne sait où elles sont coupées. Ils sont de jour et de nuit sur terrain découvert, c'est dire que ces braves ont subi de fortes pertes. Pendant une très brève occupation comme homme de liaison j'ai pu apprécier, au Mont Cornillet, près de Reims, le colonel lorsqu'il m'a confié de petits travaux de géométrie et de repérage de postes de dépôt de munitions dans les tranchées car dans notre secteur il n'avait aucun détail en main.